



**POINTS DE VUE
DÉBATS SCIENTIFIQUES**

C. Dequerd Pavin

T'ES AU BOULOT, LÀ ?

Rencontre avec les éducateurs de rue

Préface de Gilles Moncoudiol

PUG

Christiane Dequerd Pavin

T'es au boulot, là ?

Rencontre avec les éducateurs de rue

PUG

Introduction



La même scène se déroule dans la rue, au marché du quartier ou bien au bas d'un immeuble : un éducateur de prévention déambule avec la psychologue du Service de prévention spécialisée et la présente : « Bonjour, je vous présente la psychologue du service qui travaille avec nous, les éducateurs. » Les réactions ne se font pas attendre...

À deux reprises, au marché, des jeunes majeurs font remarquer à l'éducateur avec un large sourire : « Ah oui, vous en avez bien besoin!... » D'autres, regroupés au bas d'un immeuble, ont besoin de vérifier : « C'est vrai qu'au premier coup d'œil vous pouvez voir si quelqu'un est normal? » Je ne suis ni devin ni magicienne, et il s'ensuit un échange autour de la normalité et ils en concluent qu'après tout, être normal, c'est peut-être avoir un boulot, une famille... Une mère de famille en difficulté avec son fils saisit quant à elle l'opportunité de me rencontrer « même avec un rendez-vous dans une semaine! », précise-t-elle... Un jeune qui de loin avait repéré l'éducateur nous rejoint : « J'suis au fond du trou... J'peux pas vous rencontrer?... » De même, une jeune fille plutôt réservée s'inquiète de savoir si je rencontre aussi des jeunes et parle avec eux... Enfin, quand la présentation est faite dans une Maison pour tous (MPT), au mot « psychologue » toutes les têtes des jeunes occupés à un jeu de société se lèvent de concert... Ça ressemble à quoi une psychologue?

Ce qui en dit long sur les représentations associées à la fonction de psychologue, mais aussi sur la souffrance et les difficultés des gens

rencontrés ainsi que sur les liens qui unissent le public et les professionnels de terrain.

En tant que psychologue sociale du Service de prévention spécialisée, j'accompagnais ce jour-là l'éducateur ou l'éducatrice qui faisait de la présence sociale, entre autres lieux, au marché du quartier. J'en ai profité pour y acheter quelques tomates et une salade parce que le contexte s'y prêtait et pour adopter le même comportement que tout le monde. Mais j'étais là surtout pour réfléchir, après coup, certes sur le sens du travail de rue effectué par les éducateurs, mais surtout sur les compétences, stratégies et savoir-faire utilisés par les professionnels de prévention spécialisée dont la spécificité est de travailler dans la rue.

Ma présence n'a semblé importuner personne, et les personnes auxquelles j'ai été présentée m'ont été présentées en retour, ce qui a donné aux uns et aux autres une certaine importance. Par contre, l'éducateur a rarement pris soin de justifier ma présence à ses côtés : « Elle fait un travail de recherche sur le travail de rue... » Néanmoins, cette précision a eu systématiquement pour effet de générer la question suivante de la part du public : « C'est quoi le travail de rue ? »

La question du travail de rue est en effet préoccupante tant chez les usagers que chez les professionnels de terrain, ou encore chez les partenaires, élus et acteurs sociaux en général. Elle est préoccupante car, dans la plupart des cas, son action est mal comprise et difficile à expliquer. Son approche des jeunes ne s'arrête pas au symptôme : elle s'adresse à l'ensemble de la personne, s'effectue dans un espace non spécifié de la rue, se développe dans la durée, dans le partage des situations vécues, dans les liaisons et les médiations interpersonnelles. En bref, il s'agit d'une action qui s'attache plus aux personnes et à leurs potentialités qu'aux territoires et/ou aux phénomènes. Elle ne peut être qu'incomprise par des élus qui attendent des acteurs sociaux, par des actions lisibles et ciblées sur des problèmes précis et avec des résultats rapides, une réduction des manifestations antisociales (Monnier, 1997, pp. 126-127). C'est peut-être parce qu'elle est difficile à expliquer qu'elle est mal comprise et, j'irais même jusqu'à dire, en conséquence, disqualifiée. Quel éducateur n'a jamais entendu : « Vous faites un boulot cool... »

vous vous baladez!... » Si l'action dans la rue de la Prévention spécialisée requiert une certaine discrétion, et si son repérage institutionnel est difficile, il n'en reste pas moins vrai que ce qui fait sa spécificité, c'est bien le caractère public de son intervention. Donc, il a bien fallu en parler. C'est ce que nous avons fait.

L'investigation sur le « travail de rue » s'est étalée sur une année, l'objectif central étant de promouvoir, requalifier et mettre en exergue, en particulier les compétences, stratégies et savoir-faire utilisés par les éducateurs intervenant dans l'espace social :

- Pourquoi et comment je suis dans la rue.
- Qui je rencontre.
- Ce que je dis aux jeunes et aux parents.
- Les outils dont j'ai besoin.
- Ce qui fait que l'usager n'est pas surpris de me voir ici et non là.
- Les stratégies que j'adopte pour me faire connaître, me faire voir, pour être accepté dans le quartier ou pour entrer en relation.
- Ce qui fait que je deviens familier à des personnes.
- Les risques, les craintes, les appréhensions et le plaisir que cette activité génère.
- L'utilité du travail de rue et l'importance qu'elle revêt.

Ce sont ces points sur lesquels les éducateurs du Service de prévention spécialisée se sont arrêtés. Ils ont permis de mettre en évidence les pratiques professionnelles dans le cadre qu'est celui de la rue, car les éducateurs ne travaillent pas avec des automatismes.

La procédure utilisée fut la suivante :

- Un temps d'accompagnement des éducateurs lors du travail de rue : le temps passé sur le terrain avec chacun d'entre eux a varié de une à trois heures consécutives, pour un total de 48 heures.
- Un entretien, la plupart du temps individuel, à partir d'une grille standardisée¹. Afin de ne rien perdre de la richesse du discours sur le travail de rue, ces entretiens ont été enregistrés avec l'accord des éducateurs. Nous avons ainsi obtenu des entretiens qui durent entre deux et six heures, soit un total de 84 heures, ce qui signifie

1. Annexe 1.

que certains d'entre eux ont été réalisés au cours de deux voire trois rencontres. Ils ont eu lieu soit immédiatement après le travail de rue, soit dans les jours qui ont suivi, et se sont déroulés au local des éducateurs ou dans un bureau du service.

– Ces enregistrements audio ont été retranscrits puis soumis à chacun des intéressés pour corrections, rajouts et/ou suppressions avant la réalisation d'une compilation de tous les témoignages. Le temps nécessaire à cette retranscription s'élève à plus de 200 heures.

L'investigation a été menée avec 22 éducateurs du service², soit la quasi-totalité d'entre eux (85 %), les aléas liés au temps et aux rendez-vous des uns et des autres n'ayant pas permis, malgré une programmation, de travailler avec la totalité des professionnels. Les données sont de taille. Cette réflexion sur la pratique des éducateurs de rue est contenue sur près de 200 pages et constitue un document de travail interne au service où chaque témoignage, pris un à un, se distingue de tous les autres. C'est précisément cette diversité qui fait la richesse de ce travail.

Délibérément, les documents ont été peu retravaillés par mes soins tant sur la forme que sur le contenu. Les propos des éducateurs ont été retranscrits avec leurs hésitations, leurs interrogations, leurs silences, leur syntaxe, le tout souvent dans un langage quotidien non dénué d'expressions populaires. Autrement dit, l'objectif est atteint si l'on considère que nous voulions aboutir à une transmission en direct de témoignages individuels sur le travail de rue et non à une théorisation sur le sens du travail de rue : transmission de ses savoir-faire, de ses compétences, de ses stratégies, de ses prises de risque, de sa parole. Chacun a pu à un moment donné s'exprimer sur ce qui, somme toute, constitue bien la spécificité des éducateurs de prévention, mais chacun aussi est en mesure de transmettre à tous les autres éducateurs, présents et à venir, des éléments de sa pratique personnelle dans l'espace social. Cette capacité d'aller vers l'autre dont les éducateurs font preuve, les capacités relationnelles qu'ils

2. Le Service de prévention spécialisée de la Sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence de la Drôme, mis en place depuis 1973, est composé, au moment du travail d'investigation, de dix équipes réparties sur le département, soit un total de 26 éducateurs.

affinent jour après jour devaient être valorisées. En tout cas, c'était l'intérêt de ce recueil de témoignages.

Ces entretiens ont fait émerger une série de questions et de paradoxes qui se sont mêlés au plaisir décrit – et partagé à l'unanimité – de la relation avec le public dans la rue. Ce livre n'a pas la prétention de balayer l'ensemble de ces questions. La liste n'étant pas exhaustive, elle reste ouverte, *a posteriori*, à une réflexion en équipes.

À travers ces témoignages, mon objectif est d'apporter un regard psychosocial aux phénomènes observés ou vécus dans la rue afin de mieux appréhender ce qui s'y joue, les processus psychologiques qui les sous-tendent et qui sont mis en place par les uns et par les autres, afin de mieux comprendre, aussi, pourquoi il ne s'agit pas d'une tâche facile mais complexe, en lien avec un environnement qui n'épargne personne.

Ce document est avant tout une réflexion sur la méthodologie du travail de l'éducateur dans la rue, réflexion enrichie par les apports de la psychologie sociale. Il comporte sept chapitres. Après un rappel sur l'origine de la prévention spécialisée et sur ses missions, nous nous intéresserons à l'importance que le travail de rue revêt dans la pratique professionnelle, au temps passé à l'évoquer en réunions institutionnelles, ainsi qu'à la façon dont les éducateurs eux-mêmes le présentent aux jeunes, aux familles et aux partenaires. Ce qui débouchera sur les représentations qu'en ont les jeunes et les professionnels eux-mêmes.

Le reste du document sera consacré à l'aspect empirique du travail de l'éducateur de rue en présentant et analysant ses différentes formes d'exercice, ses effets sur le public et le contexte dans lequel il intervient, c'est-à-dire les conditions qui optimisent le changement des personnes auxquelles il s'adresse. Car c'est bien de changement dont il est question quand les éducateurs circulent, déambulent, flânent, font leur tour, se baladent, errent, se promènent... Mine de rien, cet « aller vers » est un exercice difficile qui implique l'endossement d'un rôle, qui comporte certains risques et des stratégies d'évitement pour s'en protéger mais procure aussi beaucoup de plaisir et de reconnaissance. Et pour mettre un peu de piment, nous parlerons d'évaluation, celle du travail effectué par les professionnels de la rue, et nous reviendrons sur la rue elle-même et ses habitants.

Alors, pourquoi aller dans la rue ? Comment est opérationnalisé cet « aller vers » dont l'objectif est d'aboutir à un changement avec des effets sur les individus eux-mêmes, mais aussi sur les rapports interindividuels et le contexte environnemental ? Au travers de la diversité des modalités mises en place par les uns et par les autres pour se faire voir, se faire connaître, reconnaître, se faire accepter, pour s'inscrire dans le quartier, pour approcher le public, pour éviter certaines situations, le fonds de commerce est le même : c'est la relation à l'autre.

dire à l'extérieur ce qu'il fait : il n'arrive pas à le dire en interne. La lisibilité du travail des éducateurs est donc mise à mal, en interne tout d'abord, et a en conséquence des effets sur ce que les acteurs sociaux, et notamment l'usager, en perçoivent et comment ils le comprennent. Reste à travailler alors sur le fond, c'est-à-dire sur la façon dont on parle et dont on écrit ainsi que sur les effets produits. Pour pouvoir évaluer les tâches, il faut parvenir à les décrire. Nous aurons l'occasion de nous y attarder.

Complexité du travail de rue

Inconnu, diversité, aléatoire, plaisir, risques

Beaucoup sont d'accord sur le fait qu'on est mieux dans la rue qu'au local ou au bureau, certains parlent même de côté libérateur après une journée quelque peu chargée en réunions et accompagnements individualisés un peu lourds.

Au-delà de ce côté libérateur, la rue, pour les éducateurs, c'est l'**inconnu**, la **diversité** et l'**aléatoire** : on ne sait pas complètement ce qui va se passer, c'est l'imprévu car on ne sait jamais qui on va rencontrer, disent-ils. Pour eux, c'est toujours un renouvellement, la surprise de la relation à chaque fois. Ils n'ont pas le sentiment de vivre la même chose. Voire, il y a souvent de la curiosité : qu'est-ce qui va se passer ? « C'est ce qui fait que j'adore ce boulot, et j'aime la rue », précise l'un d'entre eux.

C'est aussi, bien sûr, le **plaisir** de rencontrer des gens qui ont envie de discuter de tout et de rien :

« Bonjour... ça va ?

– Ça va ! »

Ce qui est important, ce sont les rencontres, les gens avec qui ils peuvent échanger, pas seulement pour dire que ça va mal, qu'ils ont des problèmes ou sont au bord du gouffre, mais aussi pour donner de bonnes nouvelles : un plaisir partagé au final. Par exemple : « Une maman que t'as pas vue depuis quelque temps, qui avait des difficultés avec son gamin, et qui te dit que tout va bien... qu'aujourd'hui il fait ceci ou cela. Non seulement tu es contente, mais de voir la maman satisfaite, ça fait du bien. » Et puis, précise

une éducatrice : « Moi, j'aime rire dans la rue. » Ceci étant, pour un professionnel qui démarre dans le travail de rue, les débuts sont parfois difficiles, comme l'explique l'un d'entre eux :

« Au début, j'étais plus sécurisé au bureau parce que je ne savais pas quoi faire sur le quartier. La tendance aujourd'hui s'est carrément inversée... on a aussi besoin de se voir, de papoter, c'est un plaisir partagé. Moi aussi, quelquefois, j'ai des demandes auprès d'eux ; j'ai moi aussi besoin d'eux, donc ça humanise encore plus les rapports. Je ne vais pas là-bas en pensant systématiquement : "Pourvu que quelqu'un ait besoin de moi." J'y vais aussi pour leur demander... des nouvelles du quartier, un service à quelqu'un. Cet échange-là est très riche. Je peux donc être en demande. En fait, je suis dans la rue mais pas tout seul : sans eux, il y a des billes que je n'ai pas. C'est la mutualisation des compétences, un partage. »

J'ajouterai, le plaisir aussi d'être reconnu à la fois en tant que professionnel et individu.

Et puis, il y a des jours où, en situation de travail de rue, avec des personnes déjà connues, le travailleur de rue doit absolument accepter que celui qui la veille est venu presque faire de l'intimité, à un autre moment, dans la rue, passe son chemin : il peut être occupé à son business, occupé à autre chose, donc il faut passer son chemin. Pour certains, il y a des éléments liés à la survie. Dans la mesure où on a un aperçu sur ces phénomènes-là, il faut aussi savoir manifester sa discrétion en acte.

Au-delà du ou des plaisirs partagés à être dans la rue – « ça communique, discute, les gens s'arrêtent » –, au-delà du plaisir « de faire du boulot en individuel et pouvoir le partager en équipe », « même si on a un certain plaisir à être dans la rue, il y a des moments où il se passe des choses plus difficiles, plus glauques ». C'est l'**inconnu**, et bien souvent on manque cruellement de repères face à un public de jeunes qui a un vocabulaire très coloré à l'égard des éducateurs dans la rue et du supposé travail qu'ils y effectuent : « tu zones... », « vous faites un métier fantastique... », « c'est cool ! », « t'es au boulot, là ? », « poucave », « balance », « chouk », « zor »...

Cette altérité est toujours imprégnée de violence symbolique parce qu'il faut se faire violence pour sortir de soi et aller vers l'autre, parce qu'on fait violence à l'autre en l'observant et en lui demandant d'objectiver son monde. Il faut laisser le temps travailler pour gagner

le temps du respect et de la compréhension du monde de l'autre, son langage, ses codes... « Il a fallu que je montre pour ainsi dire "patte blanche", montrer que j'étais quelqu'un de sûr, fiable, de confiance. » Cela a été long, précise l'éducateur. Il faut un minimum de savoirs partagés pour communiquer, et au minimum l'apprentissage du langage de l'autre pour pouvoir dialoguer. En permanence, il faut faire le lien, l'entretenir, mais aussi le tenir à distance pour ne pas être « avalé » : il faut créer un compromis de communication. Car il n'y a pas de confort sur le terrain, il n'y a pas de bonne distance : on ne partage que des moments, pas une condition. Il n'y a pas de réelle intégration mais un va-et-vient permanent. Le risque de la rencontre est permanent.

L'environnement social dans lequel intervient la majorité des équipes est devenu, au fil des ans, un contexte particulièrement insécurisant et stressant. Certains quartiers d'habitat social sont aujourd'hui des zones où les intervenants extérieurs, notamment les travailleurs sociaux, sont soumis quotidiennement à des pressions pénibles et totalement ambivalentes : indésirables, rejetés, agressés et, parallèlement, attendus, sollicités, objets d'une forte demande. Sur d'autres sites où l'environnement est moins menaçant – petites communes, centres-villes –, l'insécurité et les chocs émotionnels sont le fait d'individus en grande détresse sociale et psychologique. Donc, les **risques** – psychiques le plus souvent – ne sont pas des moindres sur le terrain, avec comme causes les plus couramment formulées :

– L'état de vigilance de l'éducateur :

« Je ne me sens jamais en totale sécurité mais rarement en insécurité pour autant ; je suis toujours très vigilant mais vis très bien cet état-là. Il m'arrive de ne pas être bien suite à une rencontre, par exemple quand je ne m'y attendais pas... quand on commence à croire que c'est gagné, qu'on se sent un peu bien... Quand la vigilance commence à diminuer, les jeunes ne nous ratent pas. »

– Le sentiment d'existence et d'utilité sur le terrain. Les jeunes peuvent ignorer l'éducateur, le zapper complètement, ne pas le reconnaître en tant qu'individu. Ils passent leur chemin, laissant le professionnel perplexe : « Ça veut dire quoi ? Que je n'ai pas d'utilité ? Ou seulement quand ils l'ont décidé et le reste du temps tu ne sers à rien ? »

- L'état psychologique et émotionnel dans lequel se trouve le jeune ou l'adulte : ce qui peut amener à tomber sur des gens en colère qui retournent leur colère contre l'éducateur ou le prennent à témoin de cette colère : « On en prend plein le nez sans comprendre. »
- Les connaissances de l'éducateur qui l'amènent à penser que des prédictions pourraient se réaliser : connaissant la situation d'un individu et les comportements auxquels il est susceptible de recourir, pour avoir été témoin ou victime soi-même de ses agissements, la crainte est que la seule présence de l'éducateur ne réactive de tels comportements.
- L'âge, le sexe et l'apparence physique qui peut se manifester par de la confusion, notamment face aux éducatrices quand elles ne sont pas ou peu connues dans le quartier, ce qui peut conduire certains jeunes à des attitudes de drague ou de séduction à leur égard.
- Le contexte lui-même qui peut inciter les éducateurs, notamment les éducatrices, à être dans un état d'alerte, inquiets de savoir qui est devant et qui est derrière. Certains contextes d'intervention présentent moins de risques que d'autres. On peut toutefois penser que plus on est présents plus les jeunes connaissent les éducateurs, en sachant que l'attitude adoptée par ces derniers va générer plus ou moins de réponses agressives.
- L'attitude des autres acteurs sociaux, comme le partenaire qui peut manquer de discrétion par rapport à des informations apportées par l'éducateur sur une situation et qui peut porter préjudice au travail de rue ultérieur.
- La surprise d'une situation à laquelle on n'était pas préparé et qui peut conduire l'éducateur à avoir une réaction impulsive à l'égard d'un jeune qui, par exemple, au sortir d'un test de dépistage du sida, annonce sa séropositivité à l'éducatrice et, quelques minutes plus tard, avec un large sourire, lui dit : « Non, ce n'est pas vrai. » La baffa est partie : « T'as pas le droit de nous faire peur comme ça ! »
- Ou bien encore le fait d'être témoin d'une situation de tension ou d'une scène violente qui peut, pour le moins, mettre mal à l'aise, avec mise en place de réactions ou de réponses de la part des éducateurs qui peuvent varier de l'un à l'autre : être tétanisé, sidéré ou inhibé, intervenir, se mettre à hurler... ou se retirer même

si ce n'est pas que par confort. Ce sont des mécanismes de défense. Et réagir permet de partir moins frustré que si on n'avait rien dit ou rien fait :

« Je ne me sens pas d'aller les affronter, mais c'est dur de passer et de ne rien dire. Quand on est loin, on peut toujours faire comme si on n'avait pas entendu. C'est difficile de trouver une attitude qui permette de s'en sortir la tête haute. [...] J'ai réagi à ma façon, un peu durement... c'était aussi une façon de se rencontrer!... Les gamins ne peuvent pas nous accuser de faire la langue de bois, de faire un double jeu, de ne pas être clairs. »

Tous ces éléments peuvent interagir et donner lieu à des manifestations plus ou moins impulsives à l'égard des éducateurs : se faire jeter, chambrer, insulter, interpellé sous une forme violente – « les jeunes te signifient que tu serais mieux chez toi » –, ou « quand les jeunes commencent à nous toucher » avec le risque de l'agression elle-même ou la menace de mort.

N'oublions pas que ces manifestations se produisent dans la rue, donc le côté désagréable et déstabilisant, voire humiliant, d'être molesté, malmené, lorsqu'il y a des témoins, est incontestablement renforcé par le fait que la situation est publique. À cet égard, lorsque l'agression est publique ou lorsque les risques sont notoires, les éducateurs peuvent bénéficier de la protection des jeunes eux-mêmes ou du soutien de l'entourage proche immédiat. En cas de forte tension, les jeunes peuvent dire à l'éducateur : « Va-t'en, casse-toi ! » Des jeunes peuvent mettre fin à un conflit entre l'éducateur et un jeune en lui disant : « T'arrête avec Olivier, sinon t'auras affaire à nous. » Ou encore, le mettre à terre : « T'es con, c'est l'éducateur!... Tu le touches pas, lui. » Les adultes autour peuvent temporiser en trouvant des circonstances atténuantes aux jeunes : « Ne vous inquiétez pas, ils sont toujours comme ça. » Ou ils se veulent rassurants : « Ne faites pas attention, vous savez très bien comment ils sont. »

Quoi qu'il en soit, qu'on y ait été préparé ou non, une situation de tension ou de violence ne laisse pas intact. Elle renvoie à son propre sentiment d'impuissance, à des sentiments de diminution et de dévalorisation avec atteinte dans la confiance en soi et dans sa certitude de pouvoir faire face, auxquels vient se rajouter un sentiment

de culpabilité comme si on avait été frappé en punition d'une faute obscure : « j'ai bien dû faire ou dire quelque chose », « j'aurais dû ». C'est ce qu'on appelle faire « l'hypothèse d'un monde d'un juste¹⁵ », qui amène les gens à penser qu'il y a un lien entre ce qu'ils ont fait, ou omis de faire, et ce qui leur arrive. Croire que le monde est juste, c'est croire que les gens obtiennent ce qu'ils méritent et méritent ce qu'ils obtiennent. Autrement dit, avec cette hypothèse, il n'y a aucune place pour le hasard et l'arbitraire.

Face à une situation de violence ou une situation de tension, les outils sont rares voire inexistantes en prévention. Reste à chacun à trouver les outils pour se protéger, se préserver, car « on vit beaucoup de choses et on en prend quelquefois plein la figure, on peut vite être à nu, en danger ». L'un d'entre eux pense ceci :

« L'attitude de l'éducateur devrait être celle de l'aïkido : quand on reçoit une agression, l'agression elle file ; le but est que l'agresseur retourne sur lui-même son agression. Plus il va être violent, plus il va se faire mal. Cela signifie aussi qu'il faut savoir où on en est de sa propre violence et la façon dont on gère la violence de l'autre. Comment on contrôle ce qui est de l'ordre du pulsionnel.

Ma pratique personnelle antérieure du karaté a laissé des traces positives, comme prendre du recul. Des jeunes t'agressent verbalement, ils sont un peu électriques, ils peuvent te toucher à un moment donné : comment tu te sens comme n'étant pas en danger physiquement ? Comment tu gères l'émotion à ce moment-là pour te dire qu'il ne va pas te trucider ? Ça se passe aussi dans les yeux de l'autre, dans ce qui se passe autour. C'est une position à avoir. L'essentiel est de garder l'intellect en veille et ne pas se laisser submerger par ses propres émotions. »

Enfin, ces risques sont redoublés notamment quand les jeunes sont en groupe. C'est ainsi que le décès d'un jeune d'un quartier de Romans, dans le cadre d'une course-poursuite avec la brigade anti-criminalité dans la nuit du lundi 29 au mardi 30 septembre 2008, a suscité de très fortes réactions de la part des habitants dans les jours qui ont suivi. Les éducateurs de prévention étaient présents. Rappelons tout d'abord brièvement le déroulement des faits.

15. Se référer aux travaux de Lerner (1965 et 1980).

Table des matières



Préface.....	9
Introduction.....	13
<u>CHAPITRE 1</u>	
Origine et missions de la prévention spécialisée	19
<u>CHAPITRE 2</u>	
Le travail de rue : trop visible, pas assez lisible	25
<u>CHAPITRE 3</u>	
C'est quoi travailler dans la rue ?	29
Un indicateur	29
Le discours tenu sur le travail de rue.....	34
Discours en direction des jeunes, des familles et des partenaires.....	34
Discours en interne	41
Complexité du travail de rue	42
Inconnu, diversité, aléatoire, plaisir, risques.....	42
Émeutes sur le quartier	48
Un jeu de rôle	53
Les échanges et la communication.....	58
Nature des échanges.....	60

Tu ou vous?.....	62
Forme des messages.....	62
Pourquoi dans la rue?.....	65
Pourquoi à l'éducateur de la Prévention spécialisée?.....	66
Le territoire et la proxémie	67
La logique sensorielle de la proxémie.....	68
CHAPITRE 4	
Visibilité du travail des éducateurs dans la rue.....	73
Choix du lieu d'intervention	73
Pourquoi tel endroit?.....	73
Pourquoi à ce moment-là?.....	77
Stratégies utilisées et objectifs	79
Stratégies pour s'inscrire et se faire accepter dans le quartier.....	79
Stratégies pour se faire connaître.....	92
Stratégies pour approcher ou aborder un individu ou un groupe.....	99
Stratégies d'attente.....	107
L'interpellation ou la salutation du jeune par l'éducateur.....	109
Stratégies d'engagement : éducateur manipulateur?.....	111
La réactance psychologique.....	127
CHAPITRE 5	
Les représentations liées au travail de rue.....	131
Discours rapporté des jeunes, familles et partenaires.....	133
Recherche expérimentale menée sur le terrain.....	137
CHAPITRE 6	
L'évaluation.....	141
Rapports annuels d'activité et bilans des équipes.....	148
Le travail de rue.....	151
Proximus.....	160
Quel profit tirer à la fin de ce chapitre?.....	166
CHAPITRE 7	
La rue, ses habitants et la prévention.....	167
Le travail social communautaire.....	171

Prévention spécialisée et travail social communautaire	173
Gains possibles du travail social communautaire pour les éducateurs et les habitants	174
Le positionnement de la Prévention et de l'éducateur : dominants/dominés...	177
Propos terminal	189
Annexes	193
<u>ANNEXE 1</u>	
Grille d'entretien sur le travail de rue	195
<u>ANNEXE 2</u>	
Verbes utilisés par les éducateurs lors de leur témoignage sur le travail de rue	199
<u>ANNEXE 3</u>	
Fiches diagnostic et hypothèses de travail qui débouchent sur un plan de projet	201
Références bibliographiques	205